

## Vie des arts

### Review

---

Volume 28, Number 114, March–April–May 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54292ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

#### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

(1984). Review. *Vie des arts*, 28, (114), 88–89.

## UN SURREY INTIMISTE

Philip SURREY, *Présences du réel*. Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1983. 128 p.; soixante et un dessins accompagnés d'un texte de Claude Beausoleil.

Chacun des titres de l'ingénieuse collection *Le Cœur dans l'aile* des Éditions du Noroît fait, en quelque sorte, pénétrer le lecteur dans les arcanes de la création, dans la mesure où les dessins qui les constituent proviennent le plus souvent des cartons personnels des peintres d'où ils n'étaient guère sortis après avoir rempli leur fonction spécifique.

Avec Surrey, la collection sort (enfin?) de l'orbite surréaliste pour s'intéresser à un des piliers de la Société d'Art Contemporain dont l'œuvre graphique est infiniment moins connue que les tableaux, même si elle a accompagné ceux-ci fidèlement pendant une soixantaine d'années.

Mieux que les ouvrages précédents (Gérard Tremblay, Giguère et Bellefleur), ces *Présences du réel* mettent l'accent sur la diversité de la discipline du dessin et sur la complexité des rapports qui l'unissent à la peinture. D'autre part, ces dessins offrent en même temps des percées sur l'histoire de la ville de Montréal et sur celle de l'écriture de Surrey qui commente la première (et dont on appréciera autant les fidélités que les *gauchissures*).

Les éditeurs ont eu l'heureuse idée de confier au poète Claude Beausoleil la rédaction du texte liminaire qui accompagne les dessins. On sait que la thématique de Beausoleil s'apparente à celle de Surrey, et il est assez émouvant de voir le jeune poète, farouche adepte de la modernité, ausculter chaleureusement les écritures du peintre chevronné et, en fin de compte, réfléchir sur sa propre écriture.

Est-il besoin d'ajouter que la présentation du livre est tout à fait exemplaire et que le prix en demeure étonnamment peu élevé?

Gilles DAIGNEAULT

## LE COURONNEMENT DU PRINCE SANS RIRE

Louis-Pierre BOUGIE, *Le Prince sans rire*. Texte de Michaël LaChance; post-scriptum de Gaston Miron. 8 pages; 12 gravures.

Il y a eu à toutes les époques, entre les arts de l'image et ceux de l'écriture, un cousinage qui remonte sans doute jusqu'à la confusion de leurs origines. La Galerie Aubes vient donc de couronner, lors de l'ouverture du Salon du livre de Montréal de 1983, un livre dit d'artiste, œuvre de Louis-Pierre Bougie, graveur, et de Michaël LaChance, poète et philosophe. Il s'agit du *Prince sans rire*, un magnifique et austère album grand format, comportant douze estampes et huit pages de texte, sans compter un après-dire de Gaston Miron.

Nous assistons depuis quelques années à une véritable floraison de livres d'artistes, mais il arrive trop souvent que le texte ne soit qu'une paraphrase de l'image ou que celle-ci vienne simplement illustrer un texte célèbre. Or, fait remarquable en ce cas-ci, et sans rien enlever à la qualité exceptionnelle du travail de Bougie à l'eau-forte, aquarelle et taille-douce, on doit reconnaître que le texte est excellent et possède sa

vie propre. Il serait donc bien dommage de réserver toutes les louanges au seul auteur des planches (qui en mérite pourtant sa large part) et de ne pas souligner la collaboration particulièrement réussie des deux artistes. Michaël LaChance a su rédiger en contrepoint des estampes, une narration sombre et veloutée, tendre et terrible, comme le sont les images elles-mêmes. N'y a-t-il pas jusqu'à l'humour douloureux de Bougie qui trouve son pendant dans le titre de ce livre à la vérité pas drôle du tout. Pas drôle mais combien prenant; plein d'une sorte d'urgence et de lucidité enveloppée de mystère. Mystère légitime dans un texte poétique qui doit préserver une ambiguïté plus riche de sens. Pourtant le style n'est pas ampoulé et les mots, beaux et parfois savants, ne s'écoulent pas pour le seul plaisir de leur son. Ils parlent gravement de ce qui nous concerne tous. En les lisant sans efforts exagérés de rationalisation, on se sent envahi par une sorte de subconscience sidérale qui nous replonge dans un monde trop grand pour nous: celui du destin tragique.

Suzanne JOUBERT

## RECHERCHES SUR L'AUTO PORTRAIT

CORPS ÉCRIT. - *L'Autoportrait*. Paris, Presses Universitaires de France, N° 5 (Février 1983). 207 pages; illustrations hors-texte en noir.

L'idée de consacrer un numéro de *Corps écrit* à l'autoportrait remonte au colloque *Autobiographie et autoportrait* organisé par Bernard Poli, à l'Institut Français de Florence, en 1982. J'étais, par l'odeur du thème, alléché... La revue, dirigée par Béatrice Didier, est divisée en trois sections: œuvres (des travaux de création); études (des textes sur l'histoire de l'art, la littérature, le cinéma, etc.); chroniques. Cette publication relativement jeune désire donc élargir son champ pour ne pas se limiter aux seuls domaines de la critique ou de la théorie. L'emballage est assez conventionnel cependant; est-ce parce qu'il s'agit d'une revue universitaire et française, dont l'esprit me paraît se rattacher à la pensée intellectuelle nationale des années 60 et 70? On croirait voir une sœur de *Médiations*, revue des expressions contemporaines, publiée jadis aux Éditions de Minuit...

La revue s'ouvre brusquement sur un fragment savant de Michel Foucault concernant l'écriture de soi dans la littérature gréco-romaine. La section des œuvres est décevante, et le lecteur se demande si les véritables créations ne sont pas plutôt dans la seconde partie, avec notamment la fine étude de Louis Marin sur les autoportraits de Poussin: un exercice de virtuosité, une démonstration de savoir-faire, précise au point de vouloir nuancer la nuance de la nuance. Plus léger, le texte de Daniel Arasse reprend les débats autour de l'*Allégorie de la prudence* du Tintin, ce qui permet de réfléchir sur la nature de l'autoportrait et son émergence comme genre artistique. A propos de Gérard Dou (un article de Maurice Brock), il sera intéressant de considérer une série d'autoportraits s'ils distinguent ce peintre, au lieu d'investir beaucoup sur une œuvre isolée, à partir de laquelle on extrapole. On sera étonné de la variété des formes d'autopor-

traits et de portraits de peintres inventoriés par Silvia Meloni, à partir d'un long travail sur la collection du Musée des Offices, à Florence. Ainsi, tout de même, on trouvera matière à réflexion sur un sujet particulièrement fascinant par les informations qu'il nous livre sur les conditions de la création et sur les individualités qui s'entrechoquent dans la sphère des arts.

Denis LESSARD

## L'ARCHITECTURE ET LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

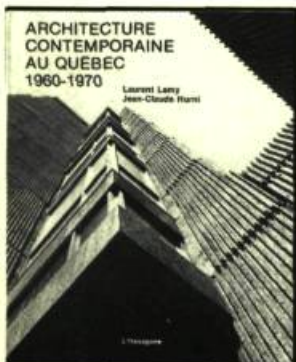
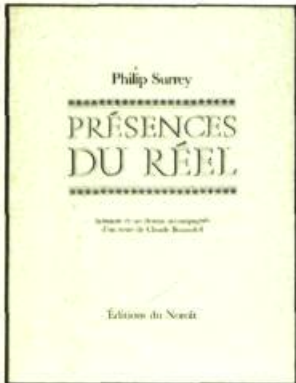
Laurent LAMY, *L'Architecture contemporaine au Québec, 1960-1970*. Photographies de Jean-Claude Hurni. Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1983.

En architecture, les années 1960-1970 marquent un tournant. C'est à partir de cette décennie que les architectes vont devenir de plus en plus sensibilisés aux nouvelles exigences de la conservation: tant celle de l'énergie que celle du milieu urbain. On cherchera à produire des bâtiments à bon rendement énergétique, à se rapprocher de l'architecture du passé, à s'intégrer mieux, espère-t-on, à cet organisme vivant qu'est la ville, dont l'équilibre est sans cesse menacé, ou à l'écologie du site. La maison n'est plus une machine à habiter, selon le mot de Le Corbusier et on tente de tenir compte, dans l'architecture, des motivations et des attentes de l'usager pour qui le cadre de vie ne se résume pas à des solutions techniques, fussent-elles les plus hardies.

Ainsi, à l'heure de cet engouement éclecique pour le post-modernisme en architecture et pour les solutions ambiguës, il n'est peut-être pas mauvais de regarder en arrière et de se demander comment le Québec a vécu sa grande période moderniste de rattrapage, ces *beaux jours* si contestés aujourd'hui par les jeunes turcs de la génération montante. C'est là que réside le grand mérite de la monographie de Laurent Lamy qui resitue, dans un contexte dynamique, des réalisations qui ont changé le paysage québécois. On l'oublie. L'architecture moderniste a été, en son temps, qui n'est pourtant pas si éloigné, un combat.

Une architecture d'emprunt, dans certains cas? Une architecture qui ne tient pas assez compte du site? Pourtant, une architecture qui n'a rien de nostalgique et de pittoresque et une architecture qui a de grandes qualités, comme le rappelle le livre de Laurent Lamy.

La franchise et la vérité de l'architecture religieuse nous ont fait, en ce domaine, sortir du conformisme. Durant cette décennie, les écoles poussent comme des champignons. A-t-on oublié le choc provoqué, en architecture scolaire, par des réalisations comme la fameuse maison des étudiants de Papineau, Gérin-Lajoie, LeBlanc, à l'Université de Montréal, dont le fenêtrage vertical allait capter le soleil? En architecture publique et commerciale, cette décennie a vu sortir de terre l'Édifice Bonaventure, aux allures extérieures de forteresse brutale mais s'ouvrant à l'intérieur sur de délicates cours en enfilade. Habitat, le Pavillon du Québec à l'Expo, les résidences créées par Roy à Cap-Rouge pour des communautés religieuses, autant de solutions nova-



trices qui échappent à la monotonie de l'environnement bâti grâce en partie à la liberté acquise dans l'exploitation de nouvelles techniques. La monographie illustrée de Laurent Lamy et de Jean-Claude Hurmi a le grand mérite de faire sortir du purgatoire les meilleures réalisations de cette décennie, alors que le style international dominait et que le point culminant serait l'Exposition de 1967. En architecture, cette époque optimiste et dynamique a été trop souvent l'objet d'un procès sans preuve. Les meilleurs exemples que nous apporte ce panorama fournissent les nuances essentielles. Le rejet en bloc de cette période, peut être nécessaire, ne va pas non plus, sans quel- que injustice.

René VIAU

## UNE HEUREUSE INITIATIVE

Gaétan PICON, *Le Surréalisme, 1919-1939*. Genève, Skira, 1983. 216 p.; 68 repr. coul. et 332 ill. n/b.

Saluons une heureuse initiative. Cet ouvrage de Gaétan Picon a paru en 1976 sous le titre *Journal du Surréalisme*, en un luxueux album de grand format et de grand prix. Maintenant intégré à la série de monographies de la collection La Peinture, il nous revient sous un titre abrégé, un format légèrement réduit et surtout un prix quatre ou cinq fois moindre!

Avantageusement connu pour ses études sur l'art moderne, Gaétan Picon n'était pas soupçonné de trop ou trop peu porter le surréalisme dans son cœur, ce qui lui permet d'aborder le sujet à la fois avec sympathie et détachement. Le Surréalisme n'y est pas traité sous l'angle spécifique de la peinture seule, fort heureusement, mais en tant qu'entreprise collective aux manifestations polymorphes. Le fil conducteur est celui de la chronologie, non pas celle, pénible et terre à terre, du pas à pas, mais celle qui procède par courtes périodes à l'intérieur desquelles on est appelé à se mouvoir mentalement, sans qu'il en résulte des distorsions appréciables.

Le Surréalisme y est saisi dans sa mouvance même, dans sa prolifération, dans ses incursions du côté de la psychanalyse, de la politique et de l'anthropologie, bref en tant que mouvement littéraire et artistique voué à toutes formes de transgression susceptibles de contribuer à l'élargissement de la conscience. Dans cette optique, l'auteur cite abondamment les revues qui ont jalonné l'histoire du Surréalisme, nous restitue la toile de fond sur laquelle se détachent les interventions collectives (ex.: le Front Populaire), en rapproche les œuvres littéraires et picturales et en fait un tout riche et dynamique. Les anecdotes, les potins et les petites mesquineries ont été évacuées, tant et si bien que le lecteur y retrouve le puits de l'actualité tout en demeurant dans une perspective historique. De plus, la mise en page et les marges favorisent l'insertion de petits hors-d'œuvres comme des poèmes, des pages de titre, des portraits, des tableaux et des documents fort nombreux.

Si la date fatidique de 1939 impose arbitrairement sa coupure à tous égards tragique, la continuité du Surréalisme est néanmoins assurée jusqu'à 1966, année de la mort de Breton, en neuf pages de *dates-repères* toujours soigneusement

compilées, auxquelles sont ajoutées les revues, les publications et les expositions majeures. Du moins, l'essentiel s'y trouve.

L'ouvrage s'achève sur un judicieux *dictionnaire-index* des personnes. En plus des simples renvois, tous les surréalistes ont droit à une notice plus ou moins détaillée, fort appréciable surtout pour les moins connus d'entre eux. Pas d'index thématique, et c'est dommage.

De tous les ouvrages courants sur le Surréalisme celui de Gaétan Picon se classe d'emblée parmi les mieux faits et les plus utiles. À recommander comme ouvrage de base.

Gilles RIOUX

## UN LIVRE TRÈS LUXUEUX

C.W. MUSCARELLA, *Ladders to Heaven. Art Treasures from Lands of the Bible*. Toronto, McClelland and Stewart, 1981. 332 p.; illus. en noir et en couleur.

La Galerie Nationale du Canada a présenté, l'automne dernier, l'exposition *Échelles vers le ciel: notre héritage judéo-chrétien, 5000 ans avant Jésus-Christ-500 ans après Jésus-Christ*. En 1977, grâce à la générosité d'un mécène exceptionnel, le patrimoine culturel et artistique du Canada s'est enrichi d'une des plus importantes collections privées d'art du Proche-Orient ancien et de la Méditerranée. Grand spécialiste de cet art, le Dr Élie Borowski, résidant à Bâle, en Suisse, a choisi de confier à une fondation de Toronto, The Lands of the Bible Archaeology Foundation, cette vaste collection de 1700 objets dont l'art célèbre avant tout la puissance de la divinité. Dans un idéal de tolérance presque œcuménique, pendant vingt ans, le Dr Borowski a recherché des œuvres montrant que les héritiers des terres de la Bible, juifs, chrétiens et musulmans, avaient une tradition religieuse et morale beaucoup plus largement commune qu'ils ne le croient. A travers les images et les symboles de leur art, il y eut un échange constant parmi les civilisations du Proche-Orient qui ont précédé et accompagné les récits de la Bible, chacune avec sa propre spiritualité, recherchant la création de liens entre l'homme et son dieu ou ses dieux. Ainsi Jacob (Gen. 28:12), voyant en songe une échelle où montent et descendent des anges, messagers entre le ciel et la terre, a donné le titre à l'exposition. Mais le visiteur sera certainement plus sensible au message spirituel que le lecteur du catalogue. En fait, 286 pièces seulement ont été cataloguées et exposées. Le catalogue remplit une double tâche, pleinement réussie: il sert pour la collection et pour l'exposition. Avec l'aide de vingt-sept spécialistes internationaux, la direction de la rédaction, et aussi la participation, en a été confiée à Oscar White Muscarella, maître de recherche titulaire au département de l'Art du Proche-Orient ancien au Musée Métropolitain de New-York. La présentation est celle d'un livre très luxueux. Toutes les œuvres sont illustrées et une magnifique suite de vingt-quatre photos en couleur pleine page précède le texte. C'est un instrument de valeur scientifique autant qu'un livre d'art pour un public éclairé. La facture en est claire, rendue encore plus accessible par le renvoi de la bibliographie, très appro-

fondie par article, à la fin du volume. Les œuvres sont classées par région: Égypte, Mésopotamie, la partie la plus importante étant donné le rôle capital du génie sumérien dans la naissance de la civilisation, Anatolie, Ourartou, Iran, Syrie-Palestine et Chypre. Les documents sur la tradition juive et chrétienne sont réunis dans un chapitre final. Toute liberté a été laissée aux auteurs, ce qui crée de l'inégalité dans l'ampleur accordée à chaque notice.

La collection qui, au point de vue de la recherche, a le grand mérite de rassembler des œuvres auparavant dispersées dans des mains privées, est un bon exemple de l'art du Proche-Orient. Elle s'étend depuis 5000 ans av. J.-C., avec une statuette de déesse-mère, jusqu'à des mosaïques byzantines du 6<sup>e</sup> siècle, incluant des bronzes, des ivoires, des terres cuites, des sculptures en pierre. Elle est particulièrement riche en tablettes cunéiformes et surtout en superbes cylindres, deux des plus importantes sources de renseignement sur la culture et l'art du Proche-Orient. Certaines pièces sont uniques, d'autres étonnantes comme cette partie d'un piédocube en bronze (Chypre, début du XII<sup>e</sup> siècle) orné d'un chérubin, d'oiseaux et de porteurs d'offrandes célébrant un culte associé à la production du cuivre et montrant un exemple antérieur aux bases décorées de chérubins, de lions, de taureaux et de volutes forgées par le bronzier Hiram de Tyr pour le mobilier du Temple de Salomon, à Jérusalem (1Rom. 7:27-30).

1. Du 19 août au 16 octobre 1983.

Yvonne ARMAO

## POUR UNE CÉLÉBRATION

Catalogue de l'Exposition *Cinquante années d'acquisitions au Musée du Québec*. Québec, Musée du Québec, 1983. 378 pages; illus. en noir et couleur.

Le catalogue imposant des cinquante œuvres choisies du Musée du Québec recense chacune des œuvres qui illustrent son demi-siècle d'existence. La table des matières passe en revue le contenu de l'exposition; l'introduction insiste sur l'apport scientifique que représente un tel ouvrage.

D'abord considéré comme une photographie-souvenir, le catalogue - selon Claude Thibault, préposé à ce projet - devient un «outil de recherches» par le soin apporté à sa préparation, par l'étude systématique et l'analyse individuelle des œuvres sélectionnées. Sur ces points, la présentation est méthodique: attribution d'un numéro d'ordre, fiche signalétique complète (titre, dimensions, historique, expositions) et notice descriptive à caractère anecdotique. Copie conforme de l'exposition, le catalogue offre en plus un index des auteurs et des œuvres, une bibliographie ainsi qu'une liste des expositions organisées par le Musée depuis ses débuts.

Comme il s'agit d'une célébration, donc d'un ouvrage de prestige, la naïveté scolaire de certains commentaires, la piètre qualité des reproductions en couleur et la présence de coquilles inexcusables ternissent la belle «rigueur scientifique» affichée par son maître d'œuvre.

Daniel Morency DUTIL

